L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS MARDI MATIN, 9 OCTOBRE 1883. 57me Année

Dufour, Gerard & Cie.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI, 9 OCTOBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, aux prix suivants.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Souscription deux Editions.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Souscription deux Editions.

VENTES PAR CRIE OUE:

Par H. Simra & Co., No 35 rue de Chartres, bijoux, meubles et bric-à-brac.

L'Exposition de 1884 à la Nlle-Orléans.

La Louisiane a commis, cette année, une faute, en ne se faisant pas représenter à l'Exposition de Louisville. Certains autres Etats du Sud, tels que notre voisin le Mississippi, n'y font pas grande figure, mais, au moins, y ont-ils envoyé quelques-uns de leurs plus beaux produits, et l'espace qui leur avait été réservé n'est pas resté complètement vide.

Après les Etats du Nord-Est, de l'Ouest et du Centre, ceux qui y brillent le plus sont : l'Alabama, le Tennessee, la Georgie, les Carolines qui, devenus pays de fabriques, d'usines, ont surgement voulu prouver à toute l'Union ce qu'ils savent faire, et y ont brillamment réussi.

On contemple, surtout, avec admiration, les magnifiques produits des mines du Tennessee et de l'Alabama. C'est peut-être, la partie de l'Exposition qui a le plus vivement frappé la masse des visiteurs intelligents, des spéculateurs, des industriels. Le Tennessee, l'Alabama se sont conquis une grande position à Louisville. C'est une véritable révélation pour le monde industriel américain, et ils seront justement récompensés de leurs intelligents efforts.

Seule, la Louisiane est absente ; son nom ne figure même pas, et il a fallu consacrer à d'autres Etats la place qui lui était réservée. Cette abstention complète, de sa part est regrettable, condamnable ; elle eût pu avoir des conséquences fâcheuses pour celle qu'elle s'apprête à donner l'an prochain.

Heureusement, la vogue est telle pour ces fêtes de l'industrie, aux Etats-Unis, qu'à peine la faute a-t-elle été relevée. Le visiteur a parcouru rapidement les salles ; il a pris ses notes, à la hâte ; il a couru ensuite après les distractions que lui avait plus ou moins habilement préparées la ville, puis il a bouclé ses malles et est revenu vite, chez lui, pour se préparer au grand voyage à la Nouvelle-Orléans, à la visite qu'il espère faire à notre Exposition qui a, pour bien des curieux, pour bien des spéculateurs même, si positifs qu'ils soient, le double attrait de l'inconnu.

Le lointain, un peu vague, dans lequel nous nous trouvons placés, est pour nous un avantage ; presque tous les objets sont agréables à la vue quand leurs formes, leurs contours sont plus ou moins adoucis, voilés, par les brumes d'une perspective profonde. Mais il en résulte, en même temps, des inconvénients assez graves, des devoirs qui s'imposent à nous, d'une façon toute spéciale. Plus la perspective attire, plus il est nécessaire que l'objet réponde à l'attente du visiteur. On croit fermement, au dehors, que nous ferons grandement, royalement les choses. Il ne faut pas que l'on puisse, nous appliquer ce vers, devenu proverbial :

De loin, c'est quelque chose, et, de près, ce n'est rien.

Il ne nous faut pas désillusionner nos hôtes. Là-bas, à Louisville, ils ont excusé notre absence ; il leur a suffi de savoir que nous préparions une grande Exposition, que nous étions encore dans les douleurs de l'enfantement ; ils ont compris nos préoccupations et nous ont absous de notre abstention. Mais cette excuse ne restera valable qu'à la condition que nous dépasserons les espérances qu'ils ont fondées sur nous.

Le Mississippi a commis, à peu près, la même faute que nous ; il l'a comprise ; aussi voyez quel mouvement il se donne. Voici M. Morehead, président de l'association des Planteurs, qui fait un chaleureux appel à la Presse de tout cet Etat ; il lui demande un appui chaleureux, ardent. Le gouverneur, de son côté, se préoccupe vivement du rôle que sont appelées à jouer ici les populations qu'il administre, et il prépare déjà un message à la Législature, pour en obtenir une allocation large, généreuse, qui la mettra à même de faire grande figure à notre Exposition, de ne s'y pas laisser vaincre par d'autres.

Voici encore le Mexique, qui dépense d'énormes dépenses pour être dignement représenté parmi nous.

Il n'est, pour ainsi dire, un seul Etat de l'Union qui ne se fasse un devoir de prendre une large part à notre fête de l'industrie. Nous laisserons-nous distancer par autrui sur notre propre terrain ?

Ce n'est pas seulement par notre coton que nous devons briller à l'Exposition—c'est aussi, c'est surtout par notre production sucrière, qui est notre principale ressource, le plus beau fleuron de notre couronne industrielle. Nos cultivateurs de cannes, nos chefs d'usine centrales, nos grands raffineurs, sont ceux qui doivent frapper un grand coup. Ce n'est point par l'abondance que se fera remarquer la récolte de cette année, mais le jus de la canne est d'une richesse extraordinaire, et il permet d'arriver à un article d'une rare beauté. Espérons qu'on en saura profiter et nous préparer une exhibition qui étonnera les étrangers, les hommes du Nord et surtout de l'Est, nos terribles concurrents.

On déclare aujourd'hui une guerre acharnée, même déloyale, à notre industrie ; qui sait si l'Exposition ne doit pas décider de son sort—la tuer ou la consolider à tout jamais !

Nous ne voulons pas terminer cet article sans parler du terrain choisi pour les édifices. C'est l'*Upper City Park*, situé un peu au-dessous de Carrollton, que désigne, depuis plusieurs jours, la rumeur publique, et qui semble réunir les suffrages des membres des comités. N'ayant en vue que le succès de la grande entreprise, nous ne soulèverons aucune objection à l'emplacement ; nous ne soulèverons d'autant moins, que si le lieu a été ou est préféré, c'est que les comités et les autres corps appelés à se prononcer sur la question l'ont cru le plus convenable. Rien, à notre connaissance, n'est venu, pouvoir le contrarier.

Mais il nous sera permis d'exprimer le regret qu'après de longues et pénibles recherches, on l'ait pas pu découvrir un endroit qui n'aurait pas exclus ou n'excluerait pas, de la participation aux avantages le deuxième et le troisième districts, dont nous essayons de défendre, plus particulièrement, les intérêts légitimes.

Dans le cas où le choix ne serait pas définitif, personne, croyons-nous, ne trouvera étrange que nous comptions sur l'appui des représentants des quartiers de ce côté de la rue du Canal.

Quoiqu'il en soit, nous sommes forcés d'avouer que le sort, dans les circonstances où ce gravite, ne favorisent jamais le *French town*.

Une dernière observation. Un membre du Conseil a proposé que la ville voté une allocation de cent mille dollars pour l'Exposition. La somme est-elle absolument nécessaire et l'avons-nous en caisse ? Si nous l'avons, ne devrait-elle pas être affectée au paiement des ouvriers des pauvres employés qui ont dû se quantiter à de rabais, occupant ? Si nous ne l'avons pas, la nouvelle charte-loi défend elle pas de contracter de nouvelles dettes ? Nous le demandons à nos autorités municipales et à ceux de nos mandataires qui ont l'honneur de comprendre la langue dans laquelle nous écrivons.

REV. HENRY WARD BEECHER—Le nom de M. Henry Ward Beecher est connu aux Etats-Unis depuis bien des années. Idole de Brooklyn d'abord, il a bientôt franchi les limites de la ville des églises" où se rendait New-York tout entier pour l'entendre, sa réputation a fait le tour de ce Continent, et, enfin, ses sermons publics ont pu aussi en Angleterre un grand retentissement. C'est donc là une individualité éminente, qui, comme tous les hommes de haute valeur, a ses ennemis—malheur à qui n'en a point !—mais dont le mérite n'est contesté par personne.

C'était la première fois que nous avions l'avantage de voir et d'entendre M. Beecher, et nous nous demandions s'il ne serait pas mal à l'aise sur une scène de théâtre ; si, déplacé de son milieu, il ne s'amoindrirait pas. Notre inquiétude a été endormie dès-lors vite.

Le conférencier, partout, son séance est extrême. Vieil habitué du encore, quel que soit le cadre où il se trouve, il est partout chez lui, quand un auditoire intelligent l'écoute. Or, si celui d'hier soir n'était pas aussi nombreux que nous l'avions rêvé, c'était assurément un auditoire d'élite. La façon dont il a apprécié cette *lecture* d'une heure et quart ; l'à-propos avec lequel il en a ponctué par des bravos les passages saillants en témoignaient surabondamment.

Quelques mots d'abord de l'extérieur de personnage. Tête aux lignes fines, tendres même, qui vous frappe tout d'abord par son air de douceur. Mais prenez garde, ne vous y fiez pas trop, et arrêtez-vous une minute à la bouche, s'il vous plaît. N'est-ce pas qu'on y surprend un sourire tout plein de sarcasme ? voyez un peu cette ironie qui revient si souvent à la commissure des lèvres. Il y a par là des dents qui mordent, une langue qui pique au besoin.

Le front est élevé, développé, distingué et couronné de longs cheveux blancs négligemment rejetés derrière les oreilles, cheveux qui se dépouillent quelque peu, mais sont encore en bien ressemblant un homme de l'âge de Révérend. Le visage est d'une grande mobilité ; il y a chez l'homme une très vive impressionnabilité qui s'y reflète sans cesse, et prête à ses physionomie des transitions très frappantes.

La voix est surtout dans le grave : claire, nette, portant sans efforts, mais quand l'orateur sont que la fatigue le gagne, il se ménage en la faisant passer en faisant, en la prenant dans le nez plutôt, mais sans que ce second timbre, un peu aigu, ait rien de déplaisant. Il sait la modérer, lui donner des inflexions très heureuses.

M. Beecher se faisait entendre hier dans l'une de ses lectures les plus renommées, nous dit-on, "*The Reign of the Common People.*"

Sur ce sujet il a parlé, avons-nous dit, pendant une heure et quart environ. Nous n'avons nullement l'intention de donner un abrégé de cette conférence, ses inégalités nous n'avons pris aucune note ; mais nous ne pouvons nous défendre de dire qu'elle fait grand honneur à celui qui l'a écrite, car cela est assurément écrit.

Cette composition est comme une dualité ; elle participe à la fois de la *lecture* mondaine et du sermon ; il y a là du ministre de culte et du chroniqueur, mais dans la haute acception du mot, l'ancêtre avec de la profondeur.

C'est une œuvre d'artiste. Elle est un chaud plaidoyer en faveur de l'intelligence des masses, de la noblesse de l'humanité. On sent bien que celui qui l'a produite est un Américain qui comprend les droits imprescriptibles de la créature ; qui a cette foi ardente que rien ne peut dompter, et qui demande en large part dans tous les biens de se monde pour celui auquel le créateur a envoyé cette intelligence dont se décorde le cerveau.

M. Beecher a même avec raison que cette intelligence a été largement dispensée à l'homme—qu'elle court au sein des siècles, et qu'il appartient à la civilisation, aux gouvernants qui sont les agents de celle-ci, de la développer par l'éducation, de la faire servir aux générations présentes, dont l'exemple profitera aux générations à venir.

Il y a dans cette attachante et remarquable lecture un orgueil légitime, plébéien, pour ainsi dire, tout américain, qui inspire parfois à l'orateur de très superbes apostrophes. *On* voit qu'il croit aux hommes ; que pour lui la marche en avant de l'éducation est une impulsion à laquelle ne doivent jamais être infidèles ceux qui conduisent les foules, qui en sont les mandataires, les missionnaires.

Il comprend toutes les périls, toutes les menaces de l'ignorance, et il emploie tout ce verve, tout son esprit à flageller ceux qui tenteraient de retenir la lumière sous le boisseau. Cette lumière qui n'est faite pour lui, il veut qu'elle éclaire tous ses semblables ; il en appelle, il en réclame la diffusion pour l'honneur et la prospérité de notre beau pays.

Esprit, avons-nous dit ; c'est qu'en effet ce capital là est très riche chez M. Beecher. Et comme il sait le placer à propos.

A tout instant la vrai lui vient, et il l'annonce par un expédient qui lui est très familier. L'orgue se module, le décorcondo est bien marqué, mais n'est plus qu'un messe-voce, un son presque-éteint, mais qui n'en est pas moins très perceptible.

Gare ! C'est le période emporte-pièce qui vient ! et on *sifle* le vrai, exprimé avec une saillie, une ironie qui cingle comme un coup de hennin. Tout cela sort un ton douceur, bonhomme, qui ajoute encore à l'effet.

Ces minutes nodales nous ont paru le trait dominant de cette première lecture ; cette façon de les dire ferait, à elle seule, la réputation d'un conférencier.

Le trait ironique n'emplit point la chaire, et très fréquemment cette chaleur dont il est bien pénétré le conférencier, gagne l'auditoire et lui arrache des bravos bien sonores, bien mérités, bien dignes de lui en être adressés.

Nous avons dit, et nous le répétons, que M. Beecher se faisait entendre hier dans l'une de ses lectures les plus renommées, nous dit-on, "*The Reign of the Common People.*"

Sur ce sujet il a parlé, avons-nous dit, pendant une heure et quart environ. Nous n'avons nullement l'intention de donner un abrégé de cette conférence, ses inégalités nous n'avons pris aucune note ; mais nous ne pouvons nous défendre de dire qu'elle fait grand honneur à celui qui l'a écrite, car cela est assurément écrit.

Cette composition est comme une dualité ; elle participe à la fois de la *lecture* mondaine et du sermon ; il y a là du ministre de culte et du chroniqueur, mais dans la haute acception du mot, l'ancêtre avec de la profondeur.

C'est une œuvre d'artiste. Elle est un chaud plaidoyer en faveur de l'intelligence des masses, de la noblesse de l'humanité. On sent bien que celui qui l'a produite est un Américain qui comprend les droits imprescriptibles de la créature ; qui a cette foi ardente que rien ne peut dompter, et qui demande en large part dans tous les biens de se monde pour celui auquel le créateur a envoyé cette intelligence dont se décorde le cerveau.

M. Beecher a même avec raison que cette intelligence a été largement dispensée à l'homme—qu'elle court au sein des siècles, et qu'il appartient à la civilisation, aux gouvernants qui sont les agents de celle-ci, de la développer par l'éducation, de la faire servir aux générations présentes, dont l'exemple profitera aux générations à venir.

Il y a dans cette attachante et remarquable lecture un orgueil légitime, plébéien, pour ainsi dire, tout américain, qui inspire parfois à l'orateur de très superbes apostrophes. *On* voit qu'il croit aux hommes ; que pour lui la marche en avant de l'éducation est une impulsion à laquelle ne doivent jamais être infidèles ceux qui conduisent les foules, qui en sont les mandataires, les missionnaires.

Il comprend toutes les périls, toutes les menaces de l'ignorance, et il emploie tout ce verve, tout son esprit à flageller ceux qui tenteraient de retenir la lumière sous le boisseau. Cette lumière qui n'est faite pour lui, il veut qu'elle éclaire tous ses semblables ; il en appelle, il en réclame la diffusion pour l'honneur et la prospérité de notre beau pays.

Esprit, avons-nous dit ; c'est qu'en effet ce capital là est très riche chez M. Beecher. Et comme il sait le placer à propos.

A tout instant la vrai lui vient, et il l'annonce par un expédient qui lui est très familier. L'orgue se module, le décorcondo est bien marqué, mais n'est plus qu'un messe-voce, un son presque-éteint, mais qui n'en est pas moins très perceptible.

Gare ! C'est le période emporte-pièce qui vient ! et on *sifle* le vrai, exprimé avec une saillie, une ironie qui cingle comme un coup de hennin. Tout cela sort un ton douceur, bonhomme, qui ajoute encore à l'effet.

Ces minutes nodales nous ont paru le trait dominant de cette première lecture ; cette façon de les dire ferait, à elle seule, la réputation d'un conférencier.

Le trait ironique n'emplit point la chaire, et très fréquemment cette chaleur dont il est bien pénétré le conférencier, gagne l'auditoire et lui arrache des bravos bien sonores, bien mérités, bien dignes de lui en être adressés.

Nous avons dit, et nous le répétons, que M. Beecher se faisait entendre hier dans l'une de ses lectures les plus renommées, nous dit-on, "*The Reign of the Common People.*"

Sur ce sujet il a parlé, avons-nous dit, pendant une heure et quart environ. Nous n'avons nullement l'intention de donner un abrégé de cette conférence, ses inégalités nous n'avons pris aucune note ; mais nous ne pouvons nous défendre de dire qu'elle fait grand honneur à celui qui l'a écrite, car cela est assurément écrit.

Cette composition est comme une dualité ; elle participe à la fois de la *lecture* mondaine et du sermon ; il y a là du ministre de culte et du chroniqueur, mais dans la haute acception du mot, l'ancêtre avec de la profondeur.

C'est une œuvre d'artiste. Elle est un chaud plaidoyer en faveur de l'intelligence des masses, de la noblesse de l'humanité. On sent bien que celui qui l'a produite est un Américain qui comprend les droits imprescriptibles de la créature ; qui a cette foi ardente que rien ne peut dompter, et qui demande en large part dans tous les biens de se monde pour celui auquel le créateur a envoyé cette intelligence dont se décorde le cerveau.

M. Beecher a même avec raison que cette intelligence a été largement dispensée à l'homme—qu'elle court au sein des siècles, et qu'il appartient à la civilisation, aux gouvernants qui sont les agents de celle-ci, de la développer par l'éducation, de la faire servir aux générations présentes, dont l'exemple profitera aux générations à venir.

Il y a dans cette attachante et remarquable lecture un orgueil légitime, plébéien, pour ainsi dire, tout américain, qui inspire parfois à l'orateur de très superbes apostrophes. *On* voit qu'il croit aux hommes ; que pour lui la marche en avant de l'éducation est une impulsion à laquelle ne doivent jamais être infidèles ceux qui conduisent les foules, qui en sont les mandataires, les missionnaires.

Il comprend toutes les périls, toutes les menaces de l'ignorance, et il emploie tout ce verve, tout son esprit à flageller ceux qui tenteraient de retenir la lumière sous le boisseau. Cette lumière qui n'est faite pour lui, il veut qu'elle éclaire tous ses semblables ; il en appelle, il en réclame la diffusion pour l'honneur et la prospérité de notre beau pays.

Esprit, avons-nous dit ; c'est qu'en effet ce capital là est très riche chez M. Beecher. Et comme il sait le placer à propos.

A tout instant la vrai lui vient, et il l'annonce par un expédient qui lui est très familier. L'orgue se module, le décorcondo est bien marqué, mais n'est plus qu'un messe-voce, un son presque-éteint, mais qui n'en est pas moins très perceptible.

Gare ! C'est le période emporte-pièce qui vient ! et on *sifle* le vrai, exprimé avec une saillie, une ironie qui cingle comme un coup de hennin. Tout cela sort un ton douceur, bonhomme, qui ajoute encore à l'effet.

Ces minutes nodales nous ont paru le trait dominant de cette première lecture ; cette façon de les dire ferait, à elle seule, la réputation d'un conférencier.

Le trait ironique n'emplit point la chaire, et très fréquemment cette chaleur dont il est bien pénétré le conférencier, gagne l'auditoire et lui arrache des bravos bien sonores, bien mérités, bien dignes de lui en être adressés.

Du 7 décembre, W. L. Almon, Président du Collège de Médecine, Halifax, N. S.—"Le Calisaya Elixir Beef Tonic est incomparable pour la fièvre, l'indigestion et la dyspepsie, et n'a pas d'égal pour les malades de femmes."

"J'ai souffert de rhumatismes pendant plus [illegible] Je suis [illegible] Bitter Wine of Cod Liver Oil. J'ai pris de la moitié de [illegible] Je suis [illegible] Bitter Wine of Cod Liver Oil." J'ai commencé par une bouteille et [illegible] Après un mois [illegible] Bitter Wine of Cod Liver Oil, avec [illegible] Je suis